Kurze Hinweise = Brèves notes bibliographiques

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **ReferenceList**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **1 (1951)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

KURZE HINWEISE
BRÈVES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Eric Dardel, *L'histoire, science du concret.* Paris, Presses Universitaires de France, 1946. 138 p. — Que ce titre ne prête pas à confusion. Il ne s'agit pas là d'un traité de la méthode matérialiste. Philosophe plus qu'historien, l'auteur entend plutôt reconsidérer l'histoire et sa méthode à la lumière de l'attitude existentialiste. S'il emploie le terme de science du concret, c'est qu'il s'oppose aussi bien aux prétentions scientifiques des historiens de l'ère positiviste qu'à l'abstraction des philosophies de l'histoire, dénaturant le fait, parce que le figeant dans un passé mort ou l'intégrant dans une démonstration construite à l'avance.

M. Dardel s'attache à dénoncer d'abord la vanité de l'«exactitude», ce qu'il appelle la «supercherie du fait», où s'est engagée l'histoire, à l'imitation maladroite des sciences de la nature. Car, chez ces dernières, il n'y a de science que du général, tandis qu'il n'y a d'histoire que du particulier: elle ne se répète jamais dans des termes identiques. En effet, contrairement à ce qui se passe pour l'hypothèse du chimiste, l'interprétation de l'historien ne peut être soumise à vérification, pour la bonne raison que l'événement est unique. D'autre part, se contraignant à la neutralité objective, l'historien ne peut que restaurer un édifice sans vie: «Dans l'univers amorti des ‚résurrections' exactes, des hommes étranges, blèmes et cafards, glissent à pas feutrés, s'aiment sans passion, s'égorgent sans haine». L'historien ne peut donc ressusciter le passé que s'il le«sent», intuitivement, subjectivement, s'il le comprend en fonction de son présent.

Sans doute ne saurait-on refuser la nécessité de la critique historique, d'une large information qui associe à l'histoire la géographie, l'ethnographie ou la sociologie. Dépassant l'épopée héroïque, la chronique purement politique, l'histoire doit prêter attention aux réalités matérielles; la faim, le froid, la peur, la haine sont des données historiques qu'il est indispensable de connaître: il faut seulement veiller à ne pas faire de ces matériaux et de leur recherche patiente la fin de l'histoire. Il faut chercher à en dégager le «véritablement historique», l'«intention centrale» qui anime l'évolution, c'est à dire dégager de l'histoire la conscience de la liberté et de la responsabilité de l'homme. Par là Dardel se réfère clairement aux conceptions de l'existentialisme.

De ce même point de vue, il s'élève contre la suprématie de la technique dans le monde d'aujourd'hui, où la vie humaine ne représente plus guère qu'une fonction utilitaire, une valeur économique, une possibilité de travail et de rendement. La recherche historique en est contaminée et le «savoir» y a pris la place du «comprendre».

Notre temps, temps du choix et de l'engagement inéluctable, dit-on, ne peut admettre la gratuité qui prévalait naguère. Comme la littérature militante qui marque notre époque, l'histoire devrait se refuser à orner, à divertir, à favoriser l'évasion: elle devrait être prise de conscience. Mais prise de conscience d'une condition, et non illustration d'une philosophie dialectique. M. Dardel s'attaque avec une vigueur particulière à la «philosophie de l'histoire», à la croyance au progrès, à cet optimisme naïf qui prétendait, du passé, dégager les lignes inévitables de l'évolution des sociétés humaines, aux interprétations candides de l'histoire à la mesure du préjugé politique.

Pour autant, M. Dardel ne prétend pas entièrement innover. Il assure, par dessus les exagérations du positivisme et de l'esprit pseudo-scientifique, renouer avec les Michelet, les Quinet, les Guizot, les Fustel, les Lavisse et les Gabriel Monod, parce que, déjà, leur conception de l'histoire n'était ni pure satisfaction d'une curiosité intellectuelle, ni divertissement d'oisif, mais bien engagement de toute leur personne, «activité historienne totale, intégrale, existentielle».

Leur ferveur, leur sérieux nous attirent. Leur méthode de critique historique garde encore toute sa valeur. Mais le tragique de notre temps réfute leur optimisme, leur confiance en le progrès du genre humain, tandis que les influences de Nietzsche, de Jaspers, de Heidegger et surtout de Kierkegaard dominent le mouvement de la pensée contemporaine.

Peut-être trouvera-t-on que l'auteur est trop visiblement impressionné par le courant philosophique du moment. Peut-être craindra-t-on le retour à un lyrisme, à une incantation personnelle dont l'histoire ne serait plus que le prétexte. Ce sont là des réserves qu'il faut faire.

Mais, si la sévérité de M. Dardel à l'égard de l'exactitude confine au paradoxe, il faut tout de même lui savoir gré de nous rendre attentifs à l'insuffisance du fait-en-soi, à la valeur relative du document, à la stérilité de la technique pure, à l'impertinence des systèmes et des abstractions. S'effraiera-t-on que ce procès de l'objectivité enlève à l'histoire sa sérénité? Il est bon que nous soyons ramenés à la modestie, et que nous nous souvenions que ni l'école, ni le système, ni le culte du «fait» ou du «document» ne conduisent en histoire à quelque vérité absolue. Faute de lois vérifiables — il n'en est point en histoire — ces éléments subjectifs que sont l'honnêteté et l'intuition de l'historien restent un facteur prépondérant. L'histoire est une «science ouverte», parce qu'elle ne se peut jamais saisir que par une succession d'approximations, sujettes à revision, parce qu'elle refuse de se laisser enfermer en un passé mort, mais prétend être «une perspective ouverte sur l'avenir».

G. A. Chevallaz

Albert Büchi, *Le cardinal Mathieu Schiner*. Adapté de l'allemand par André Donnet. Neuchâtel, La Baconnière, 1950. 319 p. — La biographie de Schiner, par Albert Büchi, résultat de nombreuses années de travail, n'était pas d'un accès commode pour le lecteur, même amateur d'histoire. Cette œuvre monumentale, écrite en allemand, était divisée en deux volumes de près de quatre cents pages qui parurent à quatorze ans de distance dans les *Collectanea Friburgensia* (N. S., fasc. XVIII, 1923, et fasc. XXIII,

1937); de plus le style n'échappait pas à toute critique, au dire des connaisseurs.

C'est pourquoi nous devons féliciter M. Donnet d'en avoir donné une adaptation française, en réduisant de moitié les dimensions de l'ouvrage, en regroupant heureusement les chapitres, en allégeant le texte et en résumant de nombreux développements. Il semble qu'on puisse dire que rien d'important n'a été sacrifié. Dans la même intention, M. Donnet n'a pas reproduit la bibliographie ni les références de l'ouvrage de Büchi; ainsi on ne peut reprocher à son volume d'avoir un aspect austère ou peu engageant pour les lecteurs non spécialistes. Les spécialistes ou les curieux n'auront pas de peine à retrouver les notes qui correspondent à tel ou tel passage dans les volumes des *Collectanea*.

Ici même a paru, en 1923 (R. H. S., t. 3, p. 469—472) un compte-rendu du premier volume d'Albert Büchi, où Edouard Fueter formula quelques critiques. Il eut été désirable, disait-il, qu'on vît plus clairement la situation financière de Schiner, et aussi les hésitations qu'il eut parfois en embrassant le parti anti-français, etc. Peut-être aurait-on pu tenir compte de ces critiques, dans quelques notes ou paragraphes supplémentaires, car il nous semble que ces critiques sont encore valables, en une certaine mesure, pour le volume actuel. Enfin, nous ignorons pourquoi le nom de *Sancta Pudentiana* (titre du cardinalat de Schiner) est traduit par Sainte Pudence et non par Sainte Pudentienne. Mais ce ne sont là que des vétilles qui ne doivent pas compter en regard des approbations que mérite M. Donnet pour son travail. Il est inutile de rappeler ici le rôle de premier plan qu'eut le cardinal Schiner dans l'histoire le l'Europe au début du XVI^{e} siècle, en particulier lors des guerres d'Italie, lors de l'élection de Charles-Quint et de celle d'Adrien IV. Schiner méritait d'être mieux connu. Il a maintenant sa biographie, à la fois sérieusement établie et à la portée d'un public très large.

Alain Dufour

Lucien Cramer, *La Seigneurie de Genève et la Maison de Savoie de 1559 à 1593.* Tome III: Les projets d'entreprises de Charles-Emmanuel I^{er} sur Genève, 1580—1588. Genève, A. Jullien, 1950. 140 p. — Après le Règne d'Emmanuel-Philibert et les Documents qui s'y rapportent, parus en 1912, M. Lucien Cramer vient de publier, sous les auspices de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, le troisième volume consacré à l'histoire de la Seigneurie de Genève et de la Maison de Savoie. Cet ouvrage, qui embrasse les neuf années allant de 1580 à 1588, apporte une magnifique contribution à la connaissance du passé de Genève et de la place qu'elle tenait dans le monde à la fin du seizième siècle.

Les débuts du règne de Charles-Emmanuel virent la reprise des projets d'entreprises sur Genève. Inlassablement, le duc de Savoie essaya d'intéresser à sa cause les puissances catholiques dont il avait besoin, car il manquait d'hommes et d'argent. Il s'adressa au roi d'Espagne Philippe II parvint à épouser sa fille mais ne réussit pas, malgré de longues négociations, à obtenir du monarque, sombre et malade, accaparé par son rêve d'envahir l'Angleterre, d'autre appui que de vagues promesses.

Des papes Grégoire XIII et Sixte-Quint, sans cesse sollicités, il ne reçut que des encouragements, suivis de conseils de prudence.

Ces réticences qui ont sauvé Genève avaient leur origine dans l'attitude d'Henri III. Le roi de France n'entendait à aucun prix voir Charles-Emmanuel s'installer dans une ville solidement fortifiée comme Genève. Il redoutait aussi qu'une attaque contre Genève ne provoquât une levée en masse des cantons protestants, des protestants français et allemands. Il s'opposa fermement à tout ce qui pourrait allumer un pareil incendie, bien qu'il n'eût aucune sympathie pour la capitale du calvinisme.

Charles-Emmanuel n'osa attaquer Genève avec ses seules forces, mais, devant les intérêts opposés des puissances, ses négociations échouèrent. Les ambassades de Pallavicino et de Belli furent sans succès. A la fin de la période étudiée par M. Cramer, quand commence la guerre entre la France et Genève d'une part, et la Savoie d'autre part, Genève, appauvrie par le blocus effectué par Charles-Emmanuel et terriblement menacée au cours de ces neuf dernières années, venait d'échapper aux plus grands dangers.

La richesse d'une documentation patiente cherchée aux archives d'Etat de Turin, à la Bibliothèque Nationale de Paris, aux archives d'Etat de Venise, aux archives générales de Simancas, dira mieux que tout commentaire la valeur de cet ouvrage qui retrace avec beaucoup de vie le complot ourdi par une partie de l'Europe contre Genève et qui devait être définitivement déjoué, lors de l'Escalade.

Marc Nicole

The Cambridge History of Poland from the Origins to Sobieski (to 1696). Cambridge, At the University Press, 1950. 607 p. — C'est en automne 1936 que les presses universitaires de Cambridge décidèrent de publier une histoire de la Pologne en trois volumes. Les événements politiques vinrent contrecarrer ce dessein. Toutefois le second volume, intitulé *D'Auguste II à Pilsudski*, parut en pleine guerre, en 1941. Aujourd'hui voit le jour le premier tome, qui traite des origines de la nation polonaise et couvre les siècles s'étendant jusqu'à la mort de Jean Sobieski. Il sera suivi d'un troisième volume consacré à la bibliographie.

Le livre dont nous rendons compte comprend, index compris, plus de six cents pages. Il n'est pas dû à la plume d'un seul auteur. Ses vingt-cinq chapitres sont signés de noms différents, dont la plupart sont ceux de spécialistes. La contribution du professeur Bruce Boswell et celle du professeur O. Halecki sont particulièrement importantes.

Bien qu'écrit par des auteurs différents, l'ouvrage se signale par une remarquable netteté de conception. Sûr dans sa documentation, bien illustré, présentant des cartes suggestives, il rendra de grands services et constituera un excellent ouvrage de référence. Nous avons spécialement appréciés les chapitres consacrés aux mouvements littéraires et artistiques.

Ernest Giddey

Louis Edouard Roulet, *Voltaire et les Bernois.* Neuchâtel, La Baconnière, 1950, 1 vol. in-8°, 245 p. — Sur la base des études consacrées par H. Dübi, F. Haag et G. Sacke aux relations entre Voltaire et A. de Haller, aux démêlés de l'écrivain français avec la censure de Leurs Excellences et au rôle de Voltaire comme intermédiaire entre Catherine II de Russie et la «Gazette de Berne» et à l'aide de nombreux documents inédits, M. L. E.

Roulet a écrit un livre fort agréable sur les vicissitudes de la «voltairomanie» à Berne. Grâce aux procès-verbaux des divers Conseils bernois et grâce aux correspondances conservées dans les dépôts publics de Berne, de Genève et de Neuchâtel (pourquoi la précieuse collection des Onglets baillivaux des Archives cantonales vaudoises n'a-t-elle pas été mises à contribution?), l'auteur a pu reconstituer d'une manière précise les péripéties des relations entre Voltaire et les Bernois, depuis le refus de LL. EE. d'accepter la dédicace de la *Rome sauvée*, en 1752, jusqu'en 1776. Les documents d'archives consultés par M. Roulet lui ont permis de tirer au clair un certain nombre de points demeurés obscurs jusqu'à ce jour. Il a mis en lumière le rôle joué par le pasteur romand de Berne, Elie Bertrand, le meilleur «allié» de Voltaire, qu'il seconda dans les nombreuses situations difficiles où l'avait entraîné son incorrigible esprit d'intrigue. Sur l'intervention indirecte de Voltaire et sur la responsabilité du philosophe Charles Bonnet dans l'expulsion de J. J. Rousseau d'Yverdon, en été 1762, M. Roulet cite des témoignages (lettres de Bonnet à Haller des 18 et 28 juin 1762) qui ne laissent plus de doute à ce sujet. Relevons, en passant, que la lettre de Gabriel Seigneux de Correvon à Haller, du 27 mars 1756, relatant sa visite à Voltaire, à Montriond, reproduite par M. Roulet (p. 81 sq.) n'est pas inédite; elle avait été publiée en grande partie par P. Nordmann, *Gabriel de Seigneux de Correvon. Ein schweizerischer Kosmopolit*, dans «Archivum Romanicum», L. Olschki, Florence, 1947, p. 33—34.

L'ouvrage de M. Roulet est une précieuse contribution à l'histoire de la crise de l'esprit, à Berne, dans la seconde moitié du 18e siècle. L'influence subtile et corrosive de l'incroyance de Voltaire sur les esprits éclairés de la cité de l'Aar et dans les milieux académiques lausannois, ainsi que la résistance faiblissante qui lui fut opposée, ont été fort bien analysées par l'auteur qui aurait peut-être pu mettre davantage en relief, à côté d'Albert de Haller, cet autre «anti-Voltaire» de taille que fut F.-B. de Félice.

S. Stelling-Michaud

Bernard Gagnebin, *La publication du livre de d'Alembert «Sur la destruction des Jésuites en France» assurée en 1765 à Genève par Voltaire*. Extrait du «Bulletin du Bibliophile», 1950, no. 4, p. 190—197. — A l'occasion de ses études sur la correspondance, encore inédite, de Voltaire avec les libraires-imprimeurs genevois Gabriel et Philibert Cramer, M. B. Gagnebin a pu établir que le pamphlet de d'Alembert, publié sans nom d'auteur ni d'éditeur, fut imprimé en janvier et février 1765, à Genève, par les frères Cramer, à l'instigation et sous la surveillance de Voltaire. Il serait à souhaiter que la correspondance de l'écrivain français avec ses éditeurs genevois, qui imprimèrent l'*Essai sur les mœurs*, *Candide* et le *Dictionnaire philosophique*, fût éditée un jour; elle servirait d'utile complément à la correspondance de Voltaire avec les Tronchin. S. Stelling-Michaud

Romeo Rosario, *Il Risorgimento in Sicilia*. Bari, Laterza, 1950, 401 p. — L'Institut italien pour les études historiques, créé au lendemain de la guerre par Benedetto Croce, à Naples, a commencé la publication d'une série de travaux consacrés à l'Italie méridionale. Dans le présent ouvrage

sur le Risorgimento en Sicile, l'auteur a étudié les bases intellectuelles, sociales et économiques du mouvement d'unification de l'île au 19e siècle. Il a montré très justement comment les «premiers contacts avec l'Europe», aux 17e et 18e siècles, ont introduit en Sicile les idées des philosophes, dont l'influence a été considérable sur les milieux dirigeants, eux-mêmes liés étroitement à l'élite intellectuelle; ce phénomène a rendu possible la «modernisation» de l'île, mais n'a pas permis, comme dans le nord ou le centre de l'Italie, une alliance entre la bourgeoisie éclairée et les masses rurales. Il n'y eut pas, en Sicile, de révolution sociale; la propriété féodale y fut maintenue et, avec elle, la misère du peuple. L'auteur estime qu'il faut chercher le contenu positif du Risorgimento sicilien sur le plan politique et moral. Par le rattachement à l'Italie, la Sicile a pris conscience de sa physionomie propre et, tout en subissant la «conquête morale» de l'Italie, elle a rompu avec l'ancienne conception de «nation» sicilienne, devenue une notion «régionaliste». La révolution de 1848 a stimulé les Siciliens «à penser en termes non seulement italiens, mais européens».

S. Stelling-Michaud

Lino Marini, *Pietro Giannone e il giannonismo a Napoli nel Settecento*. Bari, Laterza, 1950. 188 p. — L'auteur de cette intéressante monographie a étudié l'influence de la pensée rationaliste, anticléricale et réformatrice de Giannone sur le mouvement des idées dans le royaume des Deux-Siciles et sur la politique des Bourbons, de 1723 à 1791. Relevons les remarques pertinentes sur les rapports entre la pensée de l'auteur du *Triregno* et le jansénisme.

S. Stelling-Michaud

G. M. Young, *Last Essays*. Londres, Rupert Hart-Davis, 1950. 288 p. — *Last Essays* est un recueil de vingt et une études consacrées à des sujets historiques, littéraires et linguistiques. Quelques-uns de ces essais parurent séparément dans différents périodiques britanniques avant d'être réunis en un volume.

Le lecteur ne manquera pas d'être séduit par l'esprit subtil et souvent sarcastique de l'auteur ainsi que par son incontestable érudition. Si les débats intellectuels l'attirent, il trouvera en M. Young un maître dont la dialectique l'enthousiasmera. A moins qu'elle ne l'agace. Car par moments il éprouvera peut-être le sentiment d'irritation que laisse la rencontre de certains bavards. Après avoir lu l'essai consacré à Benedetto Croce, il se dira sans doute que l'auteur de *L'Espagne dans la vie italienne pendant la Renaissance* ne mérite pas la condamnation sommaire (moins de six pages) que M. Young prononce contre lui. M. Young a le droit de ne pas accepter la conception de l'histoire de Benedetto Croce. Mais si, comme il le prétend, son point de vue est véritablement historique («My landscape is historic», Introduction), il ne lui est pas permis de juger un historien sans tenir compte de son œuvre d'historien et en se fondant uniquement sur les propos généraux et théoriques que lui a inspiré le contact du passé.

Ernest Giddey